

SIJILMÂSA ÉMERGE DES SABLES

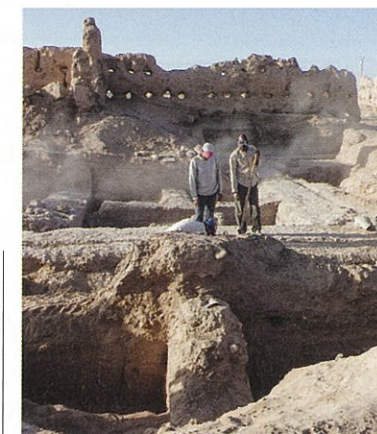
Fabienne Lemarchand

Une équipe de fouilles franco-marocaine fait parler les ruines de cette cité médiévale, rebâtie plusieurs fois au fil des siècles. Autant de strates qui content les mues successives de ce haut lieu du commerce caravanier transsaharien.

À

la sortie de Rissani, au cœur des oasis du Tafilalet, dans le sud-est du Maroc, émergent encore des segments de mu-

raillles et des pans de mur en pisé. Ces ruines envahies par le sable orange du Sahara tout proche sont tout ce qui reste de la fabuleuse Sijilmâsa qui rayonna sur l'Afrique durant tout le Moyen Âge. De nombreux voyageurs et géographes arabes se sont fait l'écho de ce brillant passé. D'Al-Bakri à Ibn Battûta, tous décrivent une oasis urbaine florissante et prospère. Paradoxalement, les vestiges exhumés depuis le début du XX^e siècle restent d'une pauvreté déconcertante. Si bien que la ville échappe toujours à ses fouilleurs. Comment expliquer un tel décalage entre histoire et archéologie? Cette énigme vient enfin de trouver une première réponse grâce aux fouilles conduites depuis 2011 dans le cadre



CHAMP DE FOUILLES
Une mission franco-marocaine étudie la région depuis 2011.

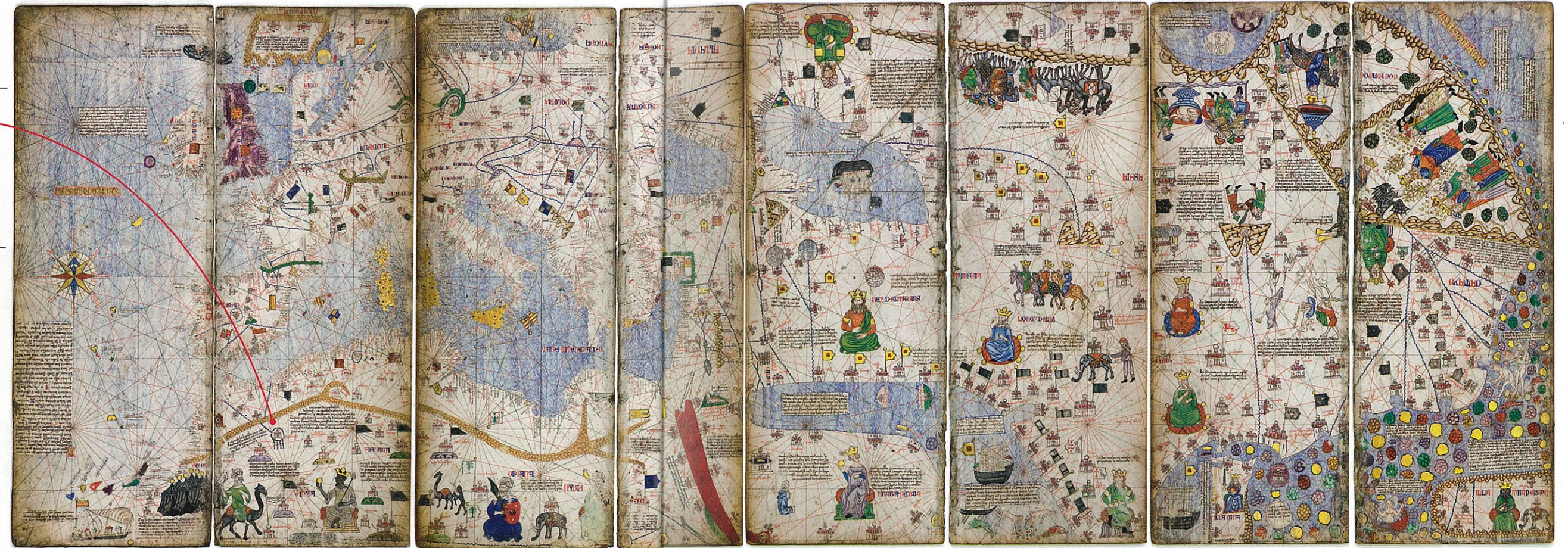
de la mission franco-marocaine⁽¹⁾ co-dirigée par l'historien et archéologue François-Xavier Fauvelle, du laboratoire Traces (Travaux et recherches archéologiques sur les cultures, les espaces et les sociétés), à l'université de Toulouse, et Larbi Erbat, professeur à l'Institut national des sciences de l'archéologie et du patrimoine de Rabat. L'histoire qui émerge peu à peu des sables est celle d'une cité au mode de développement original. Une ville mouvante, abandonnée et rebâtie à plusieurs reprises à l'aide des matériaux anciens, qui efface elle-même les traces de son passé...

Fondée vers l'an 757 par une communauté berbère de musulmans khâridjites, la cité fortifiée fut durant sept siècles un point de rassemblement des pèlerins en partance pour La Mecque et, surtout, la plaque tournante du commerce caravanier transsaharien. Port d'arrivée et de départ des pistes reliant le Maghreb occidental aux royaumes d'Afrique noire (Ghana et Mali), c'est de là que le sel, les chevaux, le laiton, les étoffes et autres marchandises partaient vers le sud où ils étaient échangés contre de la poudre d'or et des esclaves destinés au monde musulman et au bassin méditerranéen. Toutes les grandes maisons de commerce arabes et juives y étaient représentées. On y frappait même une célèbre monnaie d'or. Admirablement située au pied du Haut Atlas, Sijilmâsa bénéficiait des eaux limoneuses de l'oued Ziz pour irriguer et fertiliser palmeraies, vergers et jardins. Un havre de paix pour ceux



ATLAS CATALAN
Le site de Sijilmâsa figure sur ce plan datant de 1375. Des inscriptions précisent que « c'est par ce lieu que passent les marchands qui entrent dans la terre des Noirs de Guinée, et ce passage s'appelle vallée du Draa ».

qui devaient affronter l'enfer du désert. À la fin du ^{xv}^e siècle, cependant, la mise en place d'une voie maritime entre le Portugal et l'Afrique noire, le détournement des trajets caravaniers vers l'est et la découverte du Nouveau Monde et de son or entraîneront son déclin progressif, puis son abandon. Sijilmâsa attira l'attention des archéologues dès le début du ^{xx}^e siècle. Mais son exploration n'a vraiment démarré qu'à la fin des années 1980 avec le Maps (Moroccan American Project at Sijilmâsa), dirigé par Ronald Messier, de la Middle Tennessee State University. De 1988 à 1998, les chercheurs ont réalisé une cinquantaine de sondages. Ils ont ainsi mis au jour différents vestiges, dont ceux d'une « citadelle », un ensemble architectural assez imposant attribué à la période médiévale. « Lorsque nous avons repris les fouilles, en 2011, le plus intrigant était que, quel que soit le sondage, la séquence archéologique restait peu épaisse – 4 mètres en moyenne, 6 mètres au maximum, soit en gros deux fois moins que ce que l'on était en droit d'attendre pour une ville ayant eu une telle longévité », se rappelle François-Xavier Fauvelle. Quatre ans plus tard, et après moult prospections et datations nouvelles, il ressort que cette séquence n'est en fait jamais complète. « La cartographie de tous les vestiges exhumés à ce jour montre qu'il y a une constellation d'unités archéologiques d'âges et de fonctions différents », poursuit l'archéologue. Ainsi, des murailles datant pour les unes du ^x^e siècle, pour les autres des ^{xii}^e-^{xiii}^e siècles et du ^{xiv}^e siècle ont été mises au jour en des endroits distincts du



site. Il existe aussi plusieurs zones d'habitat. L'une est typiquement urbaine, dans le nord-est du site. Composée de maisons carrées et à étages effondrées sur elles-mêmes, elle remonte au ^{xiii}^e siècle. Au sud, un ensemble de constructions modestes du ^{xiv}^e siècle, équipées de structures ressemblant à des jarres-greniers enterrées dans le sol, évoque au contraire un habitat rural.

UN ENSEMBLE LUXUEUX AU CŒUR DE LA CITÉ

À l'ouest, c'est un ksar (village fortifié) du ^{xi}^e siècle, reconnaissable à son enceinte rectangulaire, auquel est accolée une zone artisanale probablement spécialisée dans le glaçage de céramique, qui occupe l'espace. Et puis, sur la partie la plus haute du site, il y a un secteur « élitare ». Les fouilles très fines menées par François-Xavier Fauvelle et son équipe ont révélé un ensemble monumental complexe. « Nous ignorons encore s'il s'agit d'un palais, d'une mosquée ou de tout autre chose. Mais sa taille (300 m² actuellement mis au jour), la présence de nombreux piliers et bassins, le luxe ostentatoire du mobilier retrouvé (dal-

lages, céramique fine, fioles en verre, etc.), suggèrent qu'il s'agit là du véritable cœur de la cité », affirme l'archéologue. Cet ensemble, où trois niveaux d'occupation ont été identifiés (^{viii}^e-^{xi}^e, ^{xiii}^e et ^{xvi}^e-^{xvii}^e siècles), est celui qui a la plus grande longévité. Les ruines visibles en surface, dont celles de la fameuse « citadelle » identifiée par l'équipe de Ronald Messier, appartiennent en fait à la phase la plus tardive, postmédiévale. Elles correspondent vraisemblablement à un ksar royal alaouite, la dynastie actuellement au pouvoir au Maroc. Il faut donc abandonner l'idée d'une ville qui se serait développée durant sept siècles de façon continue à l'intérieur de ses remparts, à l'instar d'autres cités médiévales de la région. Pour François-Xavier Fauvelle, tout porte à croire qu'il y a eu plusieurs unités urbaines. « Il est clair que la ville des ^{viii}^e-^{xi}^e siècles d'une part, celles du ^{xiii}^e siècle puis du ^{xiv}^e siècle d'autre part, étaient à des endroits différents du site. Elles ont bien sûr pu coexister pendant un temps. À chacune de ces époques, Sijilmâsa arborait vraisemblablement un visage multipolaire avec un centre pour les élites, des villages fortifiés, des quartiers

d'habitation, des zones artisanales, etc. Le tout étant enserré dans une nouvelle muraille. » Le chercheur propose un mode de développement urbain original, par essaimage, dans lequel Sijilmâsa fut à plusieurs reprises rebâtie, non pas sur ses ruines, mais à côté. « Ce modèle est en adéquation avec la nature périssable du pisé. C'est le principe des ksour actuels qui sont abandonnés et reconstruits tous les siècles et demi environ. Les vestiges que nous retrouvons ne sont autres que les mues successives de la ville », complète-t-il. Les bâtisses abandonnées n'étaient pas perdues pour autant. Tout ce qui pouvait resservir à l'édification des nouvelles constructions était récupéré, comme les archéologues l'ont montré, au niveau du secteur élitare. Édifiées entre le ^{viii}^e et le ^{xi}^e siècle

directement sur le socle rocheux, les premières constructions, qui se trouvent aujourd'hui à 3,5 mètres sous terre, sont d'une qualité exceptionnelle, conçues pour durer. Plus épais et plus compacts que tous ceux retrouvés ailleurs sur le site, les murs de pisé orange sont armés de très gros galets prélevés, on le sait, à plusieurs kilomètres de là. Les sols sont quant à eux recouverts d'une chape de chaux épaisse de 10 à 15 centimètres, posée elle-même sur des radiers de galets. Cet ensemble ne subit pas d'altération profonde pendant cinq siècles. Et puis les choses se gâtent. Les vestiges du ^{xiii}^e siècle, qui affleurent presque sous la surface, se font beaucoup plus rares : quelques murs de briques, des reliques de dallages. « La mise en évidence de nombreuses fosses montre que ce

niveau a été presque systématiquement pillé, probablement dès le ^{xiv}^e siècle (le secteur élitare est alors abandonné) et, à coup sûr, avant le ^{xvi}^e siècle », remarque François-Xavier Fauvelle. C'est en effet à cette époque que les murs encore visibles en surface ont été construits. Toutes ces découvertes expliquent pourquoi la séquence stratigraphique est dans la plupart des sondages archéologiques si peu épaisse et discontinue. Et aussi pourquoi la ville est restée longtemps insaisissable. Même si la moisson est impressionnante, de nombreuses questions restent en suspens. Quelle était l'extension des villes successives ? Leur physionomie ? Leur population ? « Certains points ne pourront malheureusement jamais être élucidés car des pans entiers de l'histoire ne referont jamais surface. Rissani se développe au détriment de la ville du ^{xiv}^e siècle, laquelle disparaît rapidement. Et cela va continuer, puisque le plan de classement du site archéologique retenu par les autorités exclut précisément tout ce que l'on sait être la ville du ^{xiv}^e siècle », prévient François-Xavier Fauvelle. ■

Aménagements hydrauliques

L'eau était omniprésente dans la ville médiévale de Sijilmâsa. Les fouilles menées par Thomas Soubira, doctorant au laboratoire Traces, à l'université de Toulouse, ont révélé quantité de puits, canalisations, systèmes d'adduction, bassins, etc. « Cette profusion montre que Sijilmâsa était une authentique médina islamique. L'eau est en effet une sorte de marqueur identitaire de l'urbanisme islamique médiéval », souligne François-Xavier Fauvelle. Une hydraulique agraire existait évidemment, mais elle échappe encore aux archéologues.

1 – Mission soutenue par le ministère français des Affaires étrangères et le Centre Jacques-Berque de Rabat.